

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 20 MAI 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.  
Bureaux: No 323 rue de Chartres.  
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEK PUBLISHERS  
INC CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La.  
as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS  
LUNDI, 20 MAI 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE

Un an ..... \$12 00  
Six mois ..... 7 00  
Trois mois ..... 4 00  
Un mois ..... 1 00  
On s'abonne aussi, à la semaine, avec  
les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE

Un an ..... \$3 00  
Six mois ..... 1 50  
Trois mois ..... 1 00  
Quatre mois ..... 75

FEUILLETON.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN.

PAR PIERRE SALES.

PREMIERE PARTIE.

[Suite]

Et alors, Jacqueline, avec son inaltérable douceur, mais avec autant de fermeté, la prenait sous les bras.

— Venez, maman. Elle la ramenait dans sa chambre, et elle lui disait :

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas... La secousse a été trop forte pour vous... Vous avez appris cela tout d'un coup... Tandis que moi je suis passée par une série d'émotions... Et puis, vous savez que j'ai des dispositions spéciales pour être gardienne-malade... C'est moi qui ai soigné papa quand il a eu cette grosse attaque d'influenza.

Elle repassa dans la chambre du marquis. Et la marquise de mourir elle, atteinte, ayant la sensation qu'à ces paroles si douces, si affectueuses, signifiaient au fond :

— Moi seule ai le droit de le soigner ! Mon père est à moi seule ! Et, depuis le matin, elle n'avait guère quitté cette fenêtre, dans l'espérance que Fonteroche apparaîtrait au milieu de cette foule d'indifférents...

— Lui, le seul qui m'aime sans arrière-pensée ! Lui, ma seule consolation !... Ma seule espérance ! Et elle ne le voyait pas. C'est qu'il ne savait pas exactement encore... Oh ! que je suis malheureuse !... Et que je paye cher mon honneur passé... Soudain, un coup d'une parfaite élégance franchit la grille :

— Ah ! enfin !... Le voici !... Mais osera-t-il ?... Oh ! il faudrait que je le voie avant que !... Dieu ! Mais il m'aime !... Maurice de Fonteroche descendait de son coupé ; et il se retourna pour offrir la main à une jeune fille qui portait le costume du Sacré-Cœur, tandis que, sur l'autre portière, bondissait un gaillard de quinze ou seize ans.

— Ah ! mes enfants ! mes enfants ! bégaia la marquise. Et c'est lui qui a la pensée d'aller me chercher tout de suite... Depuis hier, lui semblait qu'elle n'était plus qu'un seul enfant, cette fille aimée, aimante, mais terrible, devant qui elle rougissait.

— Oh ! comme elle reconnaissait bien la délicatesse du vicomte de Fonteroche, de ce charmant gentilhomme, si pervers, mais si séducteur, si connaisseur de l'âme féminine !

— Comme il avait vite deviné qu'elle ne serait consolée que par ses autres enfants, par les baisers de ces deux êtres devant qui elle ne rougirait pas comme devant sa fille aînée !

Elle poussa un grand cri de contentement, presque de bonheur ; et, écartant son rideau, elle adressa un geste piteux de reconnaissance à Mlle Justine de Fonteroche, qui levait la tête vers sa sœur très respectueusement ; puis ayant baissé la main à Mlle Isabelle d'Auseraie et amicalement tapé sur l'épaule de son frère Robert, il alla s'inscrire, basanement, ainsi que tout le monde, sur le registre, et partit.

Cependant, Isabelle et Robert gravissaient en hésitant un peu, le large escalier de marbre rouge à rampe de fer forgé qui est une des merveilles de l'hôtel d'Auseraie.

Et Robert, d'un ton presque faubourien, disait, en serrant le bras de sa sœur :

— Hein, tout de même ! Si on se serait douté de ça en se réveillant ce matin :

— Ah ! pauvre papa ! pauvre

papa ! murmurait Isabelle d'une voix sacradée. Mon pauvre papa ! — C'est vrai qu'on n'en fait plus beaucoup de son espèce et qu'il est d'un chic !... Tu n'crois pas ça, pas ?

Le jeune Robert d'Auseraie faisait le désespoir des excellents Pères chargés de l'élever, par ses manières ultraparisennes, sa paresse accomplie et son accent digne d'un faubourien de Montmartre.

A part cela, parfaitement découpé, montant à cheval comme un vieux sportsman, doué d'une musculature de lutteur et rêvant du record de la bicyclette, du quel son ami — il disait son copain — Michel Valadin, fils unique du comte et de la comtesse Valadin, aussi parisien que lui, annonçait l'intention de lui disputer.

Mlle Isabelle d'Auseraie était une petite personne fluette, mi-gnonne, gracieuse, avec un air aussi évaporé que ses cheveux de soie d'or et des yeux bien faïencés, habituellement d'une gaieté folle, tout rougis par les larmes ce matin.

Elle faisait le désespoir des bonnes Sœurs, comme son frère celui des bons Pères. Malgré les treize ans qu'elle aurait dans un mois, elle commentait qu'elle écrivait d'orthographe qu'elle écrivait de lignes, n'apprenait jamais ses leçons qu'en se rendant de l'étude à la classe, bavardait perpétuellement pendant les cours, fouaillait à elle seule des révoltes, grimait aux arbres, jouait à saute-mouton, etc... On ne la conservait au Sacré-Cœur que parce qu'il était impossible de renvoyer la fille du marquis d'Auseraie.

— Papa, mourir ! fit-elle avec indignation. Allons donc ! Et cela rassura un peu M. Robert, qui, quoique l'ainé, nourrissait un respect spécial pour ce petit bout de fillette, qui n'avait pas plus peur de ses biceps que de ces redoutables.

— Et elle eut un cri de rage : — Si je le tenais, celui qui... — Ah ! je le lui serrais joliment la vis, va ! acheva Robert.

Tous les deux adoraient leur père, qui, s'en remettant à sa femme du soin de les gronder, se réservait presque exclusivement la joie de les gâter.

La marquise apparut, chancelante, au haut de l'escalier. — Père ? interrogeaient-ils vivement, avant même d'être embrassés.

— Chut ! fit Mme d'Auseraie, en posant son doigt sur sa bouche. Il ne faut pas qu'il entende le moindre bruit.

— Alors, on peut pas le voir ? interrogea Robert, déjà inquiet, impatient.

— Si... tout à l'heure... bien doucement... quand Jacqueline vendra...

— Est-ce qu'il est là toute seule ? — Non ! riposta la jeune femme. — Tu sais bien, Robert, comme c'est adroit pour soigner les malades ?

— C'est juste. A-t-on extrait la balle ? — On va le faire... Les médecins sont là... Qui t'a dit qu'il avait reçu une balle ? — C'est Fonteroche, tiens ! — Et que t'a dit encore M. de Fonteroche ?

— Qu'il passait, ce matin, en allant au bois, et qu'il lui avait paru que la maison était sans dessus dessous. Alors, n'est-ce pas, il a interrogé le concierge, qui lui a appris que des ennemis politiques de papa avaient tenté de l'assassiner...

— Ah ! on croit que c'est un assassinat... politique ? fit la marquise très sincèrement étonnée. — Et que voulez-vous que ça soit, maman ?

— Ensuite ?... M. de Fonteroche ? — Comme il a su que personne ne s'était chargé de nous prévenir, il a filé droite chez les Pères... Et ça n'a pas marché tout seul, les Pères ne voulaient pas me le donner, oh ! mais pas du tout !

— Naturellement. Mais Fonteroche est un de leurs anciens élèves et un malin. Il leur a collé qu'il vous avait été impossible d'écrire, maman, que la chose était grave, pressant, qu'il pouvait se faire que je ne revisse pas papa... Et ils résistaient tout de même... Quelle boîte, hein ! fit-il en s'adressant à sa sœur, voulez-vous tenir quand votre père a une balle dans le corps ?

— Si tu crois que ça a marché plus facilement au Sacré-Cœur ! riposta la fillette avec animation. — Oui, mais au Sacré-Cœur, s'écria Robert élevant la voix, déjà prêt à se chamailler avec Mlle Isabelle, Fonteroche m'avait amené... nous avons collé à la bonne mère que nous venions de la maison, de la part de maman...

car j'aurai sauté par-dessus le mur ! Isabelle criait presque. Elle adorait ce frère, qui l'acceptait comme un garçon dans ses jeux ; mais tout, entre eux, était prétexte à discussions, et ils allaient s'emporter sur cette question de savoir qui des deux avait été le plus difficile à "rouler" du Supérieur ou de la Supérieure, lorsque Jacqueline se montra, indignée.

— Etes-vous fous de faire un tel tapage ! leur jeta-t-elle. Ils grognaient à peine, quoiqu'ils aimassent moins cette sœur aimée que leur mère leur citait toujours comme modèle ; mais ils la respectaient, la sachant bonne, indulgente à toutes leurs peccadilles et parce que sa bourse de grande fille sage était toujours ouverte à ces deux gamins effroyablement dépensiers.

— Voyez-vous la branche qui forme la crotte et va nous permettre d'ébranler la balle, de la disjoindre ?... Cette branche-ci renferme un tire-fond qui permet de pénétrer dans la balle, de l'amener dans une position convenable... En réunissant les branches, comme ceci, on procède à l'extraction... Et pourra qu'il n'y ait pas trop de fièvre...

— Elle n'a pas été trop forte jusqu'ici, docteur... Vous allez me sauver mon père ? — Parbleu ! fit le docteur en souriant.

Une chose pourtant l'inquiétait beaucoup, ainsi que son confrère, c'était ce mutisme absolu du marquis.

Eux, ne croyaient plus à un évènement. Depuis plusieurs heures déjà le blessé avait repris ses sens.

Pourquoi ne prononçait-il pas un parole ? Ils auraient préféré un violent accès de fièvre, une crise de délire. Cette mutisme solennelle du marquis, à peine coupée de quelques minutes de demi-réveil, du bien lui dévouement.

— Pour sûr, que lui, c'est un ami ! déclara Robert.

— Cela va vous donner le courage d'attendre, ma mère, ajouta Jacqueline, et calmer vos nerfs, si surexcités.

Et elle se dirigea vers la chambre du marquis.

Mais Mme d'Auseraie, ayant fiévreusement embrassé ses enfants, la suivait, exaspérée tout de coup par cette sorte d'annihilation auquel sa fille la réquisition d'une façon systématique.

Jacqueline s'arrêta : — Je vous en prie, maman, de meurtrez avec Robert et Isabelle. Les médecins ont besoin du calme le plus absolu autour d'eux...

— J'aiderai, il me semble, aussi bien que toi ? Très douce, Jacqueline répondit :

— Mais, non, maman. Voyez comme vous êtes tremblante ; vos mains ne pourraient rien tenir. Du reste, le docteur B... le médecin habituel de la famille, apparaît à la porte de la chambre du marquis.

Et, avec un geste aussi autoritaire qu'onctueux :

— Non, madame, ne venez pas encore. Je connais trop votre tempérament pour vous permettre d'être affectueusement familier avec eux.

— Vous n'êtes qu'un paquet de nerfs... Nous allons commencer, mademoiselle !

— Mais, non, madame, c'est la sœur de charité de la maison. Je redoutais une terrible secousse avec elle, cette nuit, parce qu'il s'agissait de son papa. Elle a été brave comme un homme.

Le médecin et Jacqueline passèrent dans la chambre du blessé. Et la marquise revint, en chancelant, trouver ses enfants.

— Il n'est rien auprès d'un blessé. Et, toute petite, Jacqueline nous soignait tous, même lorsque nous avions fait appeler une sœur garde-malade. Mais, en ce moment, pourtant, un place serait auprès de mon mari... Jacqueline n'est-elle pas sûre ? Ou veut-elle m'égarer de lui ? Oh ! savoir ce qui se passe dans le cerveau de cette grande fille !

bandes, onate, cuvettes sur une petite commode, près du lit, sans qu'on distinguât le moindre bruit, qui avait écarté les grands rideaux, et accroché ceux des vitrages et de la fenêtre pour que le jour tombât sur son père comme sur un modèle dans un atelier.

Et en attendant l'opération, personne ne savait aussi bien qu'elle verser l'eau froide, goutte à goutte, sur la plaie, sans que jamais sa main, tenant le compte-gouttes, déviât d'une ligne.

Et, lorsque le docteur B... fut enlevé de sa gaine le triple tire-balle de Percy, elle le prit et l'examina très attentivement, comme aurait pu le faire un jeune étudiant en médecine.

Et le médecin, sachant à quel point elle désirait savoir toutes choses, lui expliquait :

— Voyez-vous la branche qui forme la crotte et va nous permettre d'ébranler la balle, de la disjoindre ?... Cette branche-ci renferme un tire-fond qui permet de pénétrer dans la balle, de l'amener dans une position convenable... En réunissant les branches, comme ceci, on procède à l'extraction... Et pourra qu'il n'y ait pas trop de fièvre...

— Elle n'a pas été trop forte jusqu'ici, docteur... Vous allez me sauver mon père ? — Parbleu ! fit le docteur en souriant.

Une chose pourtant l'inquiétait beaucoup, ainsi que son confrère, c'était ce mutisme absolu du marquis.

Eux, ne croyaient plus à un évènement. Depuis plusieurs heures déjà le blessé avait repris ses sens.

Pourquoi ne prononçait-il pas un parole ? Ils auraient préféré un violent accès de fièvre, une crise de délire. Cette mutisme solennelle du marquis, à peine coupée de quelques minutes de demi-réveil, du bien lui dévouement.

— Pour sûr, que lui, c'est un ami ! déclara Robert.

— Cela va vous donner le courage d'attendre, ma mère, ajouta Jacqueline, et calmer vos nerfs, si surexcités.

Et elle se dirigea vers la chambre du marquis.

Mais Mme d'Auseraie, ayant fiévreusement embrassé ses enfants, la suivait, exaspérée tout de coup par cette sorte d'annihilation auquel sa fille la réquisition d'une façon systématique.

Jacqueline s'arrêta : — Je vous en prie, maman, de meurtrez avec Robert et Isabelle. Les médecins ont besoin du calme le plus absolu autour d'eux...

— J'aiderai, il me semble, aussi bien que toi ? Très douce, Jacqueline répondit :

— Mais, non, maman. Voyez comme vous êtes tremblante ; vos mains ne pourraient rien tenir. Du reste, le docteur B... le médecin habituel de la famille, apparaît à la porte de la chambre du marquis.

Et, avec un geste aussi autoritaire qu'onctueux :

— Non, madame, ne venez pas encore. Je connais trop votre tempérament pour vous permettre d'être affectueusement familier avec eux.

— Vous n'êtes qu'un paquet de nerfs... Nous allons commencer, mademoiselle !

— Mais, non, madame, c'est la sœur de charité de la maison. Je redoutais une terrible secousse avec elle, cette nuit, parce qu'il s'agissait de son papa. Elle a été brave comme un homme.

mina de bonheur ; mais aussitôt, elle voulut imposer un silence absolu à son père.

— Il ne faut pas que vous parliez... N'avez d'ailleurs aucune crainte, père ; la balle est extraite, vous ne courez plus le moindre danger...

— La balle ? fit-il, paraissant tout ahuri. Puis, pensivement : — Je ne me souviens de rien... Manqué mon train... Passé une demi-heure au club... Je... je rentrais à pied, quand... oui, une violente douleur... Mais je ne sais plus d'où...

— Taisez-vous, père ! Déjà la marquise, ayant entendu la voix de son mari, accourait, avec ses autres enfants, avec la comtesse Valadin.

Mais Jacqueline faisait signe à tous d'être calmes, silencieux ; et c'est à peine si elle laissa Isabelle et Robert baiser leur père au front.

— Cependant... cependant, articulait le marquis, je... je voudrais vous expliquer... Et son regard se levait, presque suppliait sur Valadin.

Celui-ci comprit ce que voulait le blessé l'explication qu'il fallait donner à toute cette famille au monde.

Et, tirant un journal de sa poche : — Vous n'avez nul besoin de parler, mon ami. La chose est ici tout au long.

Mais le visage du marquis d'Auseraie se crispa. Il aurait voulu arrêter les paroles sur les lèvres de son ami.

Et, quoique déjà les journaux étaient renseignés, pouvait déjà raconter où, quand, comment, déjà attenté à sa vie... Mais alors, cela allait être un effroyable scandale... Et Valadin se disposait à lire des choses semblables devant sa femme, devant ses enfants !...

Mais Valadin, se cachant à demi le visage derrière le journal, lui fit un signe d'intelligence. Et le marquis se rassura, devinant que les choses étaient déjà "arrangées" pour le public.

Valadin commença sa lecture : — Un attentat au sujet duquel on se perdrait en conjectures, s'il ne s'agissait d'un homme politique, a été commis, cette nuit, sur le marquis Patrice d'Auseraie.

— Le marquis, qui est, ainsi qu'on le sait, un des principaux administrateurs des mines de Monzant, devait quitter Paris hier vers six heures. Retenu à la Chambre des députés par une discussion importante, il ne rentra chez lui qu'à près sept heures, et ne pouvait plus s'enfonder dans la poitrine de son père, elle faillit s'échapper.

— Sontez-moi, mon Dieu ! murmura-t-elle. Il n'a plus que moi ! Je dois être forte pour le soigner. Dieu lui accorda l'énergie nécessaire. Elle ne trembla plus que lorsque le docteur B... lui remit ce vilain, ce balaï petit morceau de plomb qui avait failli tuer le marquis.

— Et dire qu'il faut si peu de chose !... Mais, maintenant il est sauvé. C'est à vous de le sauver, mademoiselle.

— A Dieu, monsieur ! Elle lui montrait le Christ d'ivoire suspendu au-dessus du blessé.

Le médecin lui répondit par la célèbre parole d'Ambrøise Paré : — "Je le soigne, Dieu le guérit."

Puis il alla annoncer à la marquise que l'opération avait parfaitement réussi, que la plaie, prise à temps, semblait ne devoir pas trop supputer, que la fièvre ne s'accroissait pas et que, si de nouvelles complications ne se produisaient pas, il répondrait de la vie de M. d'Auseraie.

— Vous a-t-il reconnu, docteur ? — Il est toujours en proie à cette somnolence qui me semble un peu anormale, mais est peut-être son salut. Il est fort possible qu'elle ait empêché la fièvre de se développer.

Le marquis demeura ainsi la plus grande partie de la journée. Vers trois heures, il commença à ouvrir les yeux sans paraître encore comprendre ce qui se passait. Jacqueline n'avait pas quitté son chevet une seconde ; mais sa mère, Isabelle, Robert se tenaient auprès d'elle admirant sa tranquillité, son énergie. Elle seule donnait au blessé les soins nécessaires.

— Ma chère femme... mes enfants... mes amis... ma Jacqueline... — Père, père, ne vous fatiguez pas à parler, je vous en conjure, dit la jeune fille.

— Rien que quelques mots, pour confirmer ces détails... Et, avec un naturel parfait : — J'avais... marqué mon train, en effet... Je n'ai pas voulu vous déranger, vous inquiéter... Je suis revenu un instant à mon cercle... Et puis je me dirigeais vers la gare du Nord... Je comptais coucher dans un hôtel, pour être tout rendu demain matin, comptant partir par le train de six heures... Et il y avait un tel brouillard que... que je me suis un peu égaré... Non, je ne me rappelle pas exactement où j'étais quand un individu qui me suivait depuis longtemps, du moins je le suppose, parce que j'entendais continuellement des pas derrière moi depuis ma sortie du club, m'a accosté et m'a demandé la charité... Oui, c'est bien ainsi que ça s'est passé... Et, c'est curieux, tout à l'heure je n'avais plus rien de tout cela à l'esprit.

— Cela vous revient donc, père, dit Jacqueline, qui buvait les paroles du marquis.

— Attends, petite. Il sembla bien réfléchir, puis : — Je cherchais une petite pièce dans ma poche. L'homme... — Un ouvrier ? interrogea Valadin.

— On voyait si mal dans ce brouillard... Autant que je puis me rappeler, il avait une coiffure basse, casquette ou bonnet... Il a dit alors : "C'est pas la peine !" Et, au même instant, j'ai ressenti une violente douleur, comme un coup de canot... Et, à partir de là, je ne me souviens plus de rien... non, de rien !

Mais vraiment, jamais je n'aurais pu croire que les passions politiques, les revendications sociales en arriveraient à ce degré d'exaspération... Ah ! les malheureux que l'on égare !

Il eut un geste large, comme s'il allait prononcer un discours à la tribune ; mais Jacqueline l'arrêta :

— Assez, père ! oh ! assez ! Ne vous fatiguez plus ! — Et elle le contemplant avec un amour ardent, une admiration passionnée.

— Oh ! cette bonté de son père, cette perpétuelle indulgence à tous ! Il n'avait pas prononcé une parole contre son meurtrier.

Isabelle s'écria, qui serrait les poings : — Eh ben, quand on le pinçera, celui qui a fait le coup... Le marquis la calma :

— Ma chère petite, il faut pardonner à ces malheureux ; ils ne savent ce qu'ils font ! La plus sublime parole de pardon qui puisse sortir de la bouche d'un homme !

Le comte Valadin s'ignait des yeux en contemplant son ami.

— Quel comédien ! quel sinistre comédien ! murmurait-il. Turfiste de l'honneur et de la politique, va !

Robert ne partageait pas du tout l'opinion de son père et n'aurait demandé, lui aussi, qu'à le venger.

Jacqueline eut alors une petite faiblesse et laissa couler quelques larmes :

— Oh ! mon père ! que vous serez toujours grand et bon ! Et elle le baisa longuement au front, ce front qui, pour elle, venait de s'illuminer encore de l'aurole du martyre politique.

VII  
DIGNÈ MÈRE.

Personne, dans le quartier des Batignolles qu'elles avaient longtemps habité, ne pouvait se vanter de connaître exactement les affaires ni l'histoire de Mme Justine Castérac et de sa fille, Mlle Flore. Mais ce qui était évident, tout de suite, à leur aspect et à leur accent, c'est qu'elles avaient plusieurs générations de sang méridional dans les veines.

Lorsqu'elle s'installa rue Nolle, presqu'au coin de la rue des Dames, Mme Castérac était une personne encore fort appétissante, avec ses cheveux de corbeau, grisants comme si elle les avait lavés, ses yeux noirs, qui lui manquaient une partie de la figure, ses lèvres perpétuellement jennées et affaiblies, sa taille un peu épaisse, mais si voluptueuse.

La fillette, alors, était gringollette, d'une maigreur osseuse ; on ne la retrouvait chez elle que les yeux de sa mère.

différence parisienne, qui fait qu'on rencontra vingt ans à un locataire d'une même maison sans s'inquiéter de savoir qui il est, n'a pas dépassé le boulevard extérieur.

Aussi, Mme Castérac, qui était originaire des environs de Montpellier, ne s'étonna nullement de ce que ses voisins essayassent de deviner en sa vie privée.

Et, sans une hésitation, elle leur conta une première fois son histoire.

Veuve d'un notaire qui, pour faire honneur à ses affaires, s'était ruiné, elle tenait à Paris relancer des parents haut, très haut placés, qu'elle ne nommait pas parce qu'elle était la discrétion même, mais qui vraiment n'avaient pas pas de cœur de laisser une parente et une nièce dans une situation aussi modeste.

Elles n'occupaient qu'un logement de deux pièces avec une cuisinière sombre qui, n'ayant qu'un spirail sur un couvercle, embouillonnait les deux pièces d'un relent continu d'ail de tomate et d'échalote.

Mme Castérac ne faisait pas difficulté d'ajouter qu'elle appartenait elle-même à une des plus vieilles familles du Langlois ; et, si elle ne consentait pas à dire son nom de jeune fille, c'était encore par égard pour les parents éloignés mais fort riches, fort aristocratiques qui portaient ce nom à Paris.

L'enfant placée dans une de ces petites pensions qui pullulent aux Batignolles, Mme Castérac commença ses démarches.

Et elle en rendait compte, le soir, à ses voisines ébaubies et persuadées qu'avant longtemps la bonne dame et sa fille disparaîtraient de ce modeste immeuble, remontant à la grande situation à laquelle elles avaient droit.

Mais cela tardait beaucoup à se produire ; et au bout de quelque temps, on s'aperçut que les récits de Mme Castérac ne concordait pas tous entre eux. On ne s'en offusqua qu'à demi ; ses malheurs avaient dû la laisser quelque trouble en son esprit ; et, comme elle ne réussissait pas dans ses tentatives, le trouble devait augmenter.

Cependant, Mme Castérac montrait une confiance inaltérable ; et chaque après-midi, elle descendait dans Paris, après avoir bien recommandé à sa fille d'être digne de la famille d'où elle sortait.

Que faisait-elle dans Paris ? Elle le racontait verbeusement, disant les rues où elle était passée, car elle s'attaquait aux ministres, déclarant que personne n'avait plus de droits qu'elle à un bureau de tabac.

Mais il arriva que des voisins, en faisant des courses pour leurs administrations, la rencontrèrent dans des endroits absolument opposés à ceux qu'elle indiquait. Et une jalousie remarqua que, sous sa mine austère et la robe de laine noire qu'elle portait comme un uniforme, elle avait des dessous extraordinairement soignés et qu'elle se parfumait outrageusement.

Mme Castérac délaigna de tel ou tel insinuation ; et sa conduite en fit pleinement justice lors de la première communion de Mlle Flore.

Elle fut touchante d'attendrissement, de pitié ; et comme, de plus deux ans, elle avait pris un des trois grands appartements de front, un salon, une salle à manger, une cuisine et un cabinet de débarras — elle invita les personnes respectables de l'immeuble à un repas de famille, auquel ne se montra le reste aucun parent.

Cet agrandissement avait aussi causé des jalousies et par suite des calomnies ; mais Mme Castérac l'expliquait par un petit héritage recueilli en province. Elle s'était absentée, en effet, trois semaines, l'été, en laissant sa fille à des voisines ; et, du Midi, elle avait écrit une lettre pleine de sages et pieux conseils à Flore. Mais, par une malchance inouïe, une jalousie affirmait l'avoir vu descendre d'un train de Bretagne, à la gare Saint-Lazare, avec un gros mouchoir, le jour même où elle affirmait qu'elle était revenue de Montpellier.

Toujours est-il que ce repas de première communion fut charmant, qu'on y chanta des cantiques, suivi de petites chansonnettes très comme il faut, et que, Mme Castérac ayant lu quelques phrases du cahier de bonnes résolutions, solennellement prises par sa fille, les dames eurent les larmes aux yeux.

Et, vers la fin de la soirée, les plus intimes réunies devant les restes des gâteaux et des tasses de thé aussi solennellement offertes qu'acceptées, on se lança dans les rêves d'avenir que comportait cette jeune tête, on lut dans ses lignes de la main qui étaient superbes, l'annonçant un grand amour, la fortune, traversés par des catastrophes, qu'elle surmonterait victorieusement.

Et quand l'enfant fut couchée, après avoir fait sa prière à haute voix, avec l'accompagnement en ronron des vénérables dames qui l'entouraient, on demanda aux cartes la confirmation de ces belles perspectives.

Les cartes furent bienveillantes. Le roi de cœur et le roi de trèfle dominèrent, mais cette trêve de dames de trique s'obstina à contrarier l'amour et la fortune.

On en conclut que, plus tard, Flore aurait à se défier d'une terrible rivale ; et on s'en fut se coucher.

Le lendemain, les dames Castérac reprenaient leur existence si méritante, Flore à sa pension, où elle édifiait ses maîtresses par sa bonne tenue, Mme Castérac recommençant, à travers Paris, ses démarches qu'elle avait dû négliger depuis un mois.

Et trois ou quatre années s'écoulaient ainsi, sans amener le moindre changement dans la situation de ces dames. Les parents haut placés s'entendaient dans leur égoïsme ; la maman parlait, vaguement, du procès qu'elle leur intenterait s'ils ne consentaient pas à s'humaniser.

Mais une chose changeait, assez rapidement, chez elle, cette beauté voluptueuse qui avait causé les calomnies des envieux.

Malgré ses perpétuelles courses dans Paris, elle engraisait d'une façon pénible, des bajoues augmentaient ridiculement son visage, ses beaux yeux disparaissaient peu à peu sous des lunettes, sa taille n'était bientôt plus qu'un souvenir. Et environ quatre ans après la première communion de sa fille, elle commençait à blanchir, tandis que sa poitrine se développait outrageusement.

La bonne humeur inaltérable qu'elle avait montrée jusqu'alors disparaissait vite, et on l'entendait récriminer avec violence, contre cette famille qui finirait par la pousser à quelque excès.

Flore avait seize ans lorsque sa mère subit, pour la première fois, l'humiliation de ne pas pouvoir payer son terme.

La bonne dame s'en expliqua, très nettement, avec son